

Franky

MICHEL AMATO

A 40 ans passés, Franky était sans un et moi itou. Quand on se retrouvait sur l'île du Levant, nos situations sociales et financières étaient sur la même marche du podium et auraient pu se confondre comme le propre reflet de Narcisse. Sans un, on était obligés de se cogner la saison pour gagner quelques ronds, mais au Levant, dans un cadre proprement édénique, loin de notre vieille civilisation qu'on cherchait du même coup à éviter... Pourtant, elle n'était qu'à 16 bornes des côtes, mais quand on avait débarqué sur l'île et qu'on était entourés d'eau et de ciel turquoise, de griffes de sorcière et de goélands, on l'avait vite oubliée. Tout devenait de l'histoire ancienne.

Outre ce point commun, on en avait un autre, celui d'avoir à nos heures succombé à l'héroïne et de nous être réfugiés dans la fume et l'alcool pour nous en débarrasser. Toutefois, si j'avais arrêté la poudre blanche et la biture, je fumais encore pas mal de cannabis. Or, lui, quand il terminait la saison avec assez d'argent pour se barrer en Inde, en Thaïlande ou en tout autre pays où l'extraordinaire came se monnaye à un prix dérisoire,

monsieur ne se privait pas pour jouer les narcotouristes et s'en foutre plein les veines en vieux junkie qu'il restait... L'héroïne était, comme la dame qui s'englue au héros des films virant en eau de boudin, toujours présente dans sa vie. Et quand il stoppait tout, contraint et forcé de reprendre l'avion, ayant épuisé ses modestes richesses de prolo ou devant valider son billet-retour, Franky revenait en France, et notamment au Levant, où il repartait à picoler, fumer, etc. C'était le cercle. Il n'en sortait pas. Un cercle qui finissait de la même façon ; chez Max.

Si Franky revenait au Levant, toujours frais et pimpant, c'était qu'il estimait y avoir trouvé la gâche, la planque, le bon plan. Il bossait donc comme loufiat chez Max, au Gambaro. Arrivé sur l'île, hormis les baraquements situés à quai, c'était le premier resto qu'on voyait du port à posséder une vue sur Port-Cros. Max, pour qui il bossait, était un petit homme enrobé, nerveux et impulsif, capable de rentrer dans de terribles rages lors du service. Il était à la fois taulier et cuistot. Souvent, au service de midi, la terrasse pleine de clients, on l'entendait blasphémer, s'énerver, postillonner des insultes, et, bien sûr, toujours pour des raisons mystérieuses : tantôt après le plongeur qui avait mal essuyé un plat, tantôt après Franky qui le bombardait de bons en les alignant sur le grand tableau visible de la terrasse (car Max avait ses fourneaux à côté du bar, accessible au public), tantôt après un client pressé ou après dieu ou le diable en personne ! Bref, dans cet état, Max était à ne pas manquer, surtout quand il éructait de rage, atteignant le point maximal des insultes qu'il adressait sans relâche à Franky, le traitant de tout : « Salaud ! Ordure ! Raclure ! Enculé ! Fumier ! Sale con ! T'es qu'un putain de sale con ! », qu'il bégayait en postillonnant sur la bouffe, « c'est pas vrai d'être aussi con ! » Et patati et patata...

Rassurez-vous, Max agissait de la même façon à l'encontre du client qu'il prenait en grippe. Il était sans pitié, pas méchant, mais sanguin, vif comme de la nitroglycérine glissant lentement vers du soufre, un homme qui n'avait pas peur d'honorer

son foutu caractère lorsqu'il poussait sa gueulante. Cela dit, quand on s'y rendait en dehors de ces crises mémorables, il était aussi charmant qu'on peut l'être...

Quand Franky était insulté devant la clientèle offusquée, outragée, ou tout simplement ravie de voir un brin d'ambiance sur cette île qui en souffrait tellement, connaissant le personnage qu'était Max, petit par la taille mais fort par sa gueule, Franky, lui, se marrait, ricanait. Il n'en avait rien à foutre ! Il bossait avec Max depuis 7 ou 8 ans. Il le connaissait comme s'il l'avait lui-même chié et étalé avec une spatule sur la faïence des w.-c., et au contraire, ayant appris à le connaître, Franky faisait tout pour le foutre en rogne ! Il cumulait les bons de commande qu'il accrochait ensemble sur la tablette, ou il freinait le service, laissant les assiettes traîner sur le comptoir, ou il emmerdait Max pour des détails de cuisson demandés par le client... Je présume même qu'il s'en amusait certains jours quand il était en forme. Il y avait un bout que Franky s'était dépouillé de tout amour-propre où l'orgueil, la bêtise, prennent souvent racine, et si vous vouliez savoir comment il supportait d'être traité de la sorte, il vous répondait de son flegme légendaire :

« Qui, moi ? Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre ! »

Pour rouler un pétard et fumer, c'était pareil, Franky ne se privait pas. Même au boulot, en plein service, si un pote passait le voir et qu'il avait de quoi rouler, Franky lui demandait de s'installer à une table, à l'écart, de manière que Max ne le visse pas, et le pote préparait le joint demandé qu'ils fumaient ensuite, ensemble, à la vue des clients. Pour Franky, c'était normal, naturel. Il aimait fumer, le dire et ne pas s'en cacher, alors pourquoi faire tant de simagrées ?

En cela, Franky, inégalable de naturel et égal à lui-même, était loin d'être hypocrite et il le vivait bien. Souvent, bien sûr, on le cataloguait pour cette seule raison, l'étiquetait, le jugeait, certes, plutôt facilement, mais lui, encore une fois, s'en foutait.

Car, tout compte fait, la gâche que prétendait avoir trouvée Franky avec le boulot qu'il avait chaque année chez Max n'était qu'un prétexte pour profiter du Levant où la liberté n'avait rien en commun avec celle du continent.

D'ailleurs, comme Franky aimait le rappeler dans les moments les plus incongrus, reprenant pour lui un des slogans de l'île qu'il déclamaient à grand renfort d'ironie :

« Eh oui ! Le Levant, c'est différent ! »

Et vu les vertus du Levant, ça en disait long.

La chose la plus fascinante, chez lui, c'était sa propension à se défoncer sans limite... Tant que son corps supportait la charge, pour ne pas dire la déflagration à longue portée de gnôle ou de drogue qu'il lui infligeait, il ne stoppait pas. Si bien que, fort souvent, il n'avait aucun souvenir de la façon dont il avait retrouvé son lit après être sorti de boîte ou de beuverie, et, c'était encore plus fascinant, si on se croisait le lendemain, il me racontait de manière détaillée sa longue nuit agitée, relatant avec précision ce qu'il avait bu ou fumé, mais il était incapable de se rappeler du trou noir qu'il avait traversé pour retrouver son plumard...

Vu que le boulot de chauffeur me réclamait chaque jour au port pour être là dès le premier bateau, avec Franky, on se croisait quasiment chaque matin, moi déchargeant la marchandise fraîchement débarquée, et lui venant avec son diable réceptionner les livraisons du Gambaro, et bon sang ! c'est vrai ! chaque jour que Satan faisait, si on se voyait, il ne me parlait que de défonce, de ce qu'il avait bu ou fumé la veille, dans la nuit, jusqu'au lever du soleil.

« Mais bordel, mec ! », m'écriais-je certains jours, excédé. « t'as pas d'autres sujets que la défonce ? »

Et après avoir chargé son diable pour monter au Gambaro, il se tordait en quatre avec cette façon innée qu'il avait de ricaner de tout, mais surtout, de lui-même.

Bien sûr, avec cette vie, il n'était pas rare que Franky termine la saison comme il était arrivé, c'est-à-dire sans un rond,

ou devant emprunter des rames et un canoë pour ne pas rejoindre le Lavandou à la nage.

La vérité était que le job qu'il occupait chez Max lui permettait d'être nourri et de roupiller à l'œil, mais quand le soir tombait, Max étant fermé, Franky sortait chaque soir et laissait des ardoises amères dans tous les lieux à haut débit d'alcool. D'ailleurs, pour certains de ces lieux, Franky était un des meilleurs clients... si bien qu'à force de se laisser marquer, les ardoises grossissaient, et grossissaient plus vite qu'il ne les remboursait ou n'avait d'argent, et un jour, en fin de saison, trop raide pour pouvoir régler ses dettes, Franky opta pour la cavale, prenant sans prévenir la dernière navette.

Cet été-là, parti en voleur, on entendait les mêmes lamentations circuler :

«Merde, Franky m'a baisé! Il s'est tiré sans me régler sa note!»

«Ah oui? à toi aussi?»

«Qui aurait cru ça de lui?»

«L'enculé!»

«Et à moi! Il me doit près de 300 euros!»

«Quel enfoiré!»

«Il nous a tous baisés, ouais! Attends qu'il revienne!»

Mais, de retour au Levant, la saison d'après, Franky avait tout prévu. D'abord, des excuses de circonstance et une promesse indéfectible de remboursement à court terme; chose que chacun devait prendre, somme toute, comme argent comptant, mais le sachant revenu sur l'île pour l'été, la plupart de ceux qu'il avait entubés était quasi sûrs de revoir leur argent. Du reste, Franky avait beau déconner, il n'avait qu'une parole et, généralement, au Levant, les choses s'arrangeaient, en bien ou en mal, mais tout s'arrangeait toujours.

Puis vint l'été où Max lâcha le Gambaro pour se contenter d'une buvette au port et où Franky chercha un autre boulot au Levant. C'était il y a 2 ans. Depuis 6 ans que je venais sur l'île, ce fut la seule saison que je loupais. Je sus entre temps

qu'il bossa pour le transporteur de l'île, Jean-Louis, pour qui j'avais travaillé plusieurs fois, et, en tant que chauffeur, nombreux furent ceux qui se souvinrent de Franky... Il arracha des clôtures, défonça quelques portails, écrasa quelques merdes de chien, pour le plus grand plaisir des piétons, merdes qu'il étalait de son mieux sur la route, frôla de justesse plusieurs têtes qui faillirent in extremis s'écraser contre le bahut. En dehors de ça, tout le monde était content. Les habitants disaient juste que Jean-Louis n'avait pas trouvé pire chauffeur depuis qu'il avait repris les transports, mais quelqu'un devait bien faire le boulot et on était le Levant où, côté embauche, les candidats étaient rares! Franky bossa aussi sur des chantiers. Il fit des extras, les soirs de bal, sur la place du village, notamment chez Ada... Bref, il se démerda. Au Levant, il y avait toujours moyen de survivre. Et lorsqu'il terminait la saison sans avoir pu économiser assez pour partir se shooter à Goa ou à Ceylan, il grimpa à Lyon, où ses parents vivaient, pour bosser comme manœuvre sur les chantiers de voiries. Il posait les margelles de trottoir et il prétendait même, non sans fierté, être capable de poser à lui seul 400 mètres de margelles en une journée quand les autres n'en posaient que le quart! drôle, non? Et quand je lui demandais pour quelles raisons il jouait les stakhanovistes des margelles de trottoir, il me répondait, toujours avec le même flegme :

« Ben comme ça, le temps passe plus vite! »

Mais remonter sur Lyon n'était pas ce qu'il y avait de mieux pour lui. Sur place, il retrouvait souvent d'anciennes connaissances qui étaient plongées dans l'héro, et généralement, quand il revoyait ses vieux potes junkies et qu'il sentait près de lui l'odeur de l'héro, il faisait tout pour résister, résister, mais, hélas, Franky résistait à tout sauf à la tentation, et à chaque tentative de bras de fer mental, l'héroïne était plus forte et il retombait.

Le Levant était donc bien ce qu'il y avait de mieux pour lui car l'héroïne lui était fatale. Sur l'île, il ne songeait plus à la came

et par l'effet même de refoulement qu'il attisait, il respirait autre chose que la dope, cela lui donnait même l'impression de revivre, que tout ne tournoyait pas sempiternellement autour de ça. D'ailleurs, au Levant, il n'avait plus aucun souci. de quoi manger, un toit, quelques liasses trébuchantes à la fin du mois, deux shorts, six T-shirts, une paire de tongs. D'ailleurs, il se foutait de tout cela. Pourtant, contrairement aux apparences, son parcours était encore plus atypique que la moyenne. D'abord, au début de sa vie, Franky travaillait en costard-cravate comme guichetier dans une banque. Il aimait le rappeler avec une certaine ironie, car c'était vraiment une image qui dépareillait dans ce qu'il représentait, lui qui aimait faire la fiesta et se défoncer matin et soir! Lui, banquier! Quelques années plus tôt, après une anecdote de cette période de sa vie qu'il m'avait racontée avec humour, j'en avais tiré un récit, celui d'un banquier bordelais, une histoire de dingo ou peu s'en faut, et que je lui dois peut-être en lui dédiant celle-ci. Toujours est-il qu'avoir été banquier n'était pas l'anecdote que Franky aimait évoquer sans fierté. Au contraire, cela signifiait qu'il avait choisi, choix qui n'était pas toujours le cas de celles ou ceux qui, chaque année, grossissaient les rangs des jobs de saison, (la plupart n'ayant pas de diplôme ou ne pouvant faire autre chose pour évoluer dans la vie), et puis dans l'absolu, passer des comptoirs de banques à la pose des margelles de trottoir était peu commun! Donc, en reconsidérant Franky et tous les paramètres qui furent déjà cités, il n'y avait rien de stupide à ce qu'il optât pour cette vie, lui qui passait le plus clair de son temps à cavalier après le blé et la défonce pour se sentir exister.

L'été 2004 passa.

L'année d'après, sans un rond, pour changer, je revins au Levant, et, une semaine plus tard, lorsque mon compte bancaire éclata comme le cul d'un volcan, je repris le boulot de chauffeur en travaillant pour Jean-Louis, le transporteur. Quant à Franky, déjà sur place, il disait avoir déniché la gâche

en bossant au club de plongée de l'UCPA. Il n'était pas payé lourd, mais il y était nourri, logé, et son travail se bornait à nettoyer les douches, les toilettes, le réfectoire, les vestiaires des plongeurs et la terrasse où les équipes déjeunaient. Je crois qu'en option, une fois par semaine, quand les équipes tournaient, il devait aussi faire les chambres et il s'agissait d'un boulot à temps partiel : 2 h 00 le matin et pareil l'après-midi.

A l'écouter, c'était peut-être la gâche la plus cool qu'il avait eue au Levant. Il y avait juste un hic, celui de dormir dehors, le mois d'août, sur le terrain de l'UCPA, car le club était à bloc en cette période, mais ce n'était rien pour Franky, surtout en août où les nuitées d'étoiles filantes brûlent les cieux agités.

Pour ma part, quand je débarquai, je fus reçu par Chloé et Igor, des amis qui me prêtèrent un bungalow en bois sur leur terrain avec vue sur la mer, et où j'étais comme un coq en patte.

Durant ces journées bienheureuses du Levant, avec Franky, on se voyait presque chaque jour car, du réfectoire à la terrasse de l'UCPA, l'homme de ménage qui gesticulait comme un chimpanzé, pieds et torse nus, un balai ou une raclette à la main, le crâne coiffé d'un bandana rouge et blanc, ou le nez chaussé de lunettes de soleil, poussait la musique à fond, Nirvana, les Troublemakers, B. B. King, dont les décibels s'entendaient à vingt kilomètres. Si on levait la tête, on le voyait derrière son tuyau d'arrosage, savonner, racler, rincer et frotter avec énergie, et vu que la musique s'ébruitait comme un vrai concert organisé par l'UCPA, les touristes qui passaient par-là haussaient machinalement les yeux, et c'est ce qu'il voulait, être vu, être remarqué, donner dans le n'est-ce-pas-que-je-vous-intrigue ? Parfois, quand j'avais le temps, je le hélais pour le saluer ou j'allais lui serrer la pogne ou vice-versa. Il y avait d'ailleurs des jours où, étant seul à charger les marchandises, notamment les grosses TLV de Hyères, je lui demandais de l'aide, et si ça se produisait, il ne rechignait jamais. Il m'aidait, point.

Vers la mi-juillet, Franky négocia avec Ada, la gérante du Minimum, un bar-restaurant situé sur la place du village, un contrat d'une durée de 2 mois. Ada exigeait seulement qu'il soit là chaque soir pour servir au plateau, (travail que Franky connaissait à la perfection) et d'aider la serveuse, si le restaurant tournait mieux que la limonade. Il considérait ce contrat comme une aubaine, vu que l'UCPA lui versait un demi-salaire, et Franky était un panier troué, panier qui avait compris que d'être noté dans les bars le conduisait à sa perte. Lorsqu'on le notait, il ne savait jamais vraiment à combien il en était ou si l'ardoise ne comportait pas divers rajouts dont il aurait fait les frais, en bonne poire qu'il était :

« Si ça se trouve », disait-il, « ils gonflent ma note ! Ces salauds en sont bien capables ! »

C'est vrai... comment savoir ? et il avait peut-être raison.

Eh oui ! LUCPA ne le payait pas assez et les seuls avantages qu'il obtenait étaient d'être nourri et logé, mais le salaire qu'il gagnait ne lui permettait pas des folies ni d'envisager des économies suffisantes pour se tirer en Asie, ce qui, d'ailleurs, était une de ses préoccupations majeures. Ada tombait du Ciel avec ce contrat. Ce qu'il fallait à Franky pour faire la soudure avec l'UCPA, vu qu'avec Ada, Franky avait un salaire, un repas, (s'il arrivait à l'heure) et les pourliches, et qui disait mieux ? En plus, il pouvait picoler à l'œil, faire des rencontres, le travail n'était pas tuant, Ada était cool avec le personnel et, de toute façon, Franky n'était pas du genre à se tourner les pouces, car, s'il avait dû passer ses soirées à regarder les murs de sa chambre de l'UCPA à attendre que la vie se joue sans lui, il aurait fini fou. Il valait mieux qu'il s'occupât... Rester actif était avant tout sa devise, mais, dans cette devise, une chose plus forte encore tenait Franky actif, à tel point que, chaque soir, sur la place du village, il arborait son rôle de limonadier qu'il exerçait comme un dauphin nageant vers le centre du monde, car la place du village du Levant, pour contredire Dali sur la gare de Perpignan, est le vrai centre du monde.

Seulement, si Ada était cool sur le boulot, elle était intransigeante sur les horaires et si Franky souhaitait dîner avec le personnel, elle exigeait de lui qu'il soit ingambe dès 18 h 00, l'heure à laquelle le personnel passait à table. Il devait être douché, rasé, chaussé, car Franky pouvait se pointer à l'arrache et faire valoir une tête de bagnard pour le service du soir, oublier le T-shirt qu'il voulait arborer pour travailler et se pointer pieds nus, chose qu'Ada trouvait pour le moins misérable. De fait, la place du village étant au sommet de l'île, quand sonnait l'heure de la dernière navette, si Franky ne voulait pas grimper à pied, il cavalait au camion avec ses sandales et son tee-shirt à la main (ou dans un sac en plastique qu'il calait sur le tableau de bord). En général, quand le bateau accostait, il était là, mon Franky, mon fidèle Padawan, prêt à convoyer ce que la compagnie des Iles d'Or débarquait sur le quai pour la dernière tournée. Bien sûr, Franky se serait bien privé de ce tour de camion qui pouvait durer 1 h 00, et comme il s'organisait toujours au dernier moment, il allait après chez Juju se laver, se raser, tout ça pour être prêt à l'heure du repas. Oh ça ! il n'y avait pas, on bouffait bien chez Ada et louper un repas chez elle relevait du péché ! Arrêtons-nous un instant à l'heure du bateau, sur le coup des 17H15, quand celui-ci allait accoster... Là, je garais le camion sur le quai. Des hauteurs de l'UCPA, Franky aussi le voyait arriver et le plus souvent, avant qu'il ne reparte, il était là pour m'aider à charger les livraisons des Iles d'Or, de manière à avoir sa place réservée. On chargeait les colis et on attendait chaque fois que Jean-Louis quitte le quai avant d'y aller. Après quoi, Franky, assis à l'avant, sortait de quoi rouler et ne perdait pas de temps. A peine partis, la fumée embaumait la cabine et nous commençons la tournée des particuliers qui attendaient parfois leurs colis à l'entrée de leur baraque pour les réceptionner eux-mêmes. Si les livraisons ne nécessitaient pas d'être à deux pour vider le plateau, Franky descendait livrer le client le joint aux lèvres tout en lui crachant la fumée en pleine poire. Franky ne se gênait pas pour fumer devant n'importe qui et

comme j'étais responsable des colis, ça m'emmerdait qu'il fasse ça, après, c'était moi qu'on regardait de travers. En fait, je préférais aller, la tournée finie, au Château d'eau, au sommet de l'île, à la limite, devant la propriété du flic municipal qui avait sa baraque là où je garais le bahut, de façon à être cool. Il y avait peu de livraisons à cette tournée, mais parfois il y en avait et aller au Château d'eau relevait du grand luxe, alors je déposais Franky sur la place du village, ou chez Juju, pour qu'il aille se laver. La tournée l'ayant fait transpirer, et, de fait, à ce moment-là, se laver devenait plus urgent que bouffer.

Je le lâchais donc où il voulait, et moi, j'avais fini. J'avais une relève pour le premier bateau et je garais le bahut au point de rendez-vous.

Chez Chloé et Igor, la machine à laver avait rendu l'âme et, ayant des fringues à laver, je fis appel à Franky qui, par l'intermédiaire de l'UCPA, avait accès à une machine neuve! C'était, du moins, ce qu'il disait. Je lui laissais donc les fringues afin qu'il les fasse tourner, et un jour, il se pointa chez Igor, un sac-poubelle à la main où il y avait mes fringues. Impatient de les étendre, je me mis à les sortir une à une. Du coup, j'aperçus des taches de Javel sur les fringues. Des taches? Je lui demandais ce que c'était et il me répondit avec son incomparable flegme, Rien. Il s'est rien passé. Je les ai mises à tourner, c'est tout. Pendant qu'il m'expliquait sa version du cauchemar, je continuais à sortir les fringues, dégoûté, avec des taches partout, irrécupérables. Quand je vidais le sac, je vis un berlingot de Javel éventré à l'intérieur.

Ahuri, Franky a souri et haussé les épaules :

«Merde! Qu'est-ce que c'est que ça?»

«Non...?», j'ai dit. «Et c'est toi qui oses me demander ça?»

«Alors là, j'y comprends rien. J'ai trouvé ce sac et j'y ai mis les affaires!»

«Ouais, mais t'as pas regardé avant ce qu'il y avait dedans»

«Hum», répondit-il, s'humectant les lèvres, «on dirait!»

Ouais, voilà ce qu'il m'a répondu : on dirait ! En attendant, mes fringues étaient foutues. Je n'avais plus qu'à les laisser dans le sac.

En juillet, j'héritais d'un appart sous la Poste. C'était le logement de fonction de l'institutrice de l'île dont l'accouchement était prévu bientôt. J'avais rencontré son mari qui bossait pour les transports, à temps partiel, et comme ce couple avait décidé de prévenir la naissance du bébé en demeurant sur le continent, je devais garder leur animal de compagnie, Océane, une vieille chatte intransportable qui avait près de 20 ans. Ce logement était douillet, fort plaisant et bien exposé. On n'y transpirait pas comme dans le bunker d'Igor où ça tapait du lever au coucher du soleil. Là-haut, ça chauffait uniquement sur la façade du salon, mais les murs étaient épais et le soleil ne faisait pas le malin avec eux, ce qui laissait de la fraîcheur dans chaque pièce. Franchement rien à voir avec le bunker d'Igor ! Tout dans cette baraque respirait le confort, la plénitude, la paix, le calme, la lumière. On s'y sentait bien. C'était en vérité le plus chouette logement que j'avais hérité au Levant. Et puis, à vol d'oiseau, je n'étais qu'à 100 mètres du Minimum pour prendre l'apéro, mais j'y allais surtout pour voir Franky, mon vieux pote. En général, j'avais coutume de m'asseoir au bar et d'offrir un verre au personnel, puis je calmait le jeu et je buvais, offrant des coups à Franky qui, seul, méritait de se rafraîchir davantage le gosier.

Quand j'avais fini, Franky, qui terminait vers 1h00 et qui ne savait pas quoi faire de ses nuits agitées, me demandait s'il pouvait passer après le boulot, et selon, il me trouvait ou en train de lire ou de dormir. Au choix. Lui gardait pour habitude de viser la boîte de nuit, seul endroit de l'île où on pouvait boire passé une certaine heure, et si j'avais la forme, je le suivais ou le laissais à son noctambulisme. Mais si on optait pour la boîte, on prenait une bouteille de gin avec la panoplie du Gin-Fiz. On connaissait le taulier de la boîte et plutôt que de commander toutes les 10 mn des cocktails chiants à faire, on les

préparait avec les instruments que nous confiait la direction : shaker ; citron ; sucre de canne ; Perrier. Franky était le Roi du shaker ! On aurait dit qu'il était né avec et il le remuait tel un dieu avant de servir des verres dosés à point. La bouteille ne durait pas longtemps. On croisait toujours un pote de passage à qui l'on offrait une tournée et, avec notre phénoménale descente, la bouteille traversait la vie avec une brièveté inouïe ! Une nuit, après la bouteille et nous être éclipsés, nous ne voulions pas dormir et nous avons discuté en traînant et fumant un dernier joint assis dans le jardin, sous la Poste. Il faisait clair et la lune s'élargissait tandis que nos têtes étaient de plus en plus pâles. On était alors restés muets un moment, lui entamant un piquage de nez et moi, à ne pas comprendre ce qu'on foutait là à cet instant précis, sur cette île minuscule, ce pays, ce monde, cette planète et, pourquoi pas, l'univers tout entier. Franky s'est réveillé, a sorti de quoi rouler et évoqué l'idée qu'il baiserait bien volontiers Lucy. La vie nous propulse invariablement à parler de ces choses, des hémorroïdes, de la dent qui fait mal ou des cons qui ne s'arrangent pas avec le temps, des pays qu'on a pu visiter, voire même de la mort. Je me rappelle qu'à un moment, je lui ai posé une question qui me concernait aussi.

Pourquoi, selon lui, se défonce-t-il toujours autant ? Quelle en était la raison ?

Et à ma grande surprise, voici ce qu'il dit :

« Eh bien tu sais, quand j'étais petit, ma mère a voulu m'étouffer avec un oreiller ! »

Il avait dit ça très calmement.

« Non, tu blagues. Comment ça, étouffer ? »

« Ben oui, quoi. Étouffer. Avec un oreiller ! »

« Tu déconnes ? »

« Non, c'est vrai. Ettu vois, depuis, jecrois qu'inconsciemment, ça me travaille, quand je bois, j'y pense toujours et je ne sais pas. C'est peut-être pour ça que je me défonce autant. Comme

je n'ai jamais vu de psy, je risque pas de savoir le vrai du faux!
Ce que je sais, c'est que ça me travaille toujours!»

«Je comprends».

C'est alors qu'il m'expliqua comment, dans une espèce de rage folle, de fureur, sa mère s'était emparée d'un oreiller pour lui coller sur le visage. Lui s'était débattu et avait réussi à se sortir de là pour courir dans toute la baraque! Mais cet événement pour le moins surprenant l'avait traumatisé. Chaque fois qu'il était pété, ce souvenir frappait à la porte de son âme ainsi que l'aurait fait un huissier réclamant son dû, et lui, toujours jovial, cordial, recevait ce brave homme avec tous les honneurs dus à son rang, c'est-à-dire à grand coup de batte de base-ball dans la tête. Toutefois, j'évitais de revenir sur le sujet et je crois que nous n'en avons jamais plus parlé. En tout cas, j'avoue que, de ma vie, ce fut l'une des pires confessions que j'aie eue à entendre.

L'après-midi, entre deux tournées, on se tirait faire du canoë. Si on avait le temps, on tentait la traversée jusqu'à Port-Cros, autrement on se contentait d'une virée aux extrémités de l'île; on lézardait sur un rocher ou on nageait entre les méduses. On se laissait dériver, apathiques, mollusques, sous le dur soleil. On regardait les canoës qui nous dépassaient. On les saluait en agitant nos bras ou nos pieds. On se racontait notre journée ou on restait muets à mater les nageuses, et puis on s'activait, car le bateau du Lavandou s'amenait... Alors on ramait comme des tarés pour rejoindre le quai, et il y avait la dernière tournée où on se payait de beaux faux rire.

Quand Nina naquit, les parents revinrent avec elle réintégrer la baraque. Du coup, je repartis vivre dans le bunker d'Igor, mais pour peu de temps, ayant récupéré le studio d'un pote qui partait fin août, lequel était sur le terrain d'une femme pour laquelle j'avais bossé, et comme il n'y avait pas d'eau dans ce studio, elle m'avait aussi confié les clefs de sa villa pour que je puisse utiliser la sienne. Elle s'appelait France et, pendant que j'y étais, j'arrosais, je taillais les plantes et veillais à la

tranquillité des lieux. C'était pépère et la vue était merveilleuse. Une des plus belles de l'île. Chaque matin, depuis le lit dont les fenêtres donnaient sur Port-Cros, je me réveillais avec cette vue fantastique qui m'éclaboussait les yeux et me mettait de bonne humeur.

Le soir, Franky venait me voir là-bas. C'était près de la boîte et s'il venait les mains vides, je lui ouvrais le frigo où il y avait à boire. Mais d'abord, il venait pour fumer. Il se posait sur le canapé et me disait comment il voyait la fin de saison, combien il avait mis à côté et ce qu'il comptait faire. Seulement voilà, cette saison-ci n'avait pas été rentable. Il avait beau eu gagner du fric, encore une fois, il avait tout bouffé, et ce, à cause des ardoises qu'il avait de partout. S'il avait 1 000 euros, c'était le bout du monde et ce n'était pas avec ça qu'il aurait pu se tirer en Inde ou ailleurs! Enfin, il s'était encore fait baiser et il se voyait déjà remonter sur Lyon pour travailler sur les chantiers, tout l'hiver, bloqué, à poser des margelles de trottoir et bouffer des sandwiches le midi. Lyon après le Levant! Lyon! cette ville de cons!, disait-il, et le froid, en plus! Beurk, ça le désespérait! Comment avait-il merdé? Il avait tout calculé. Bon sang! C'étaient ces putains d'ardoises qui lui faisaient bouffer la poussière. Il s'en voulait à mort, et avait beau le regretter, force lui était de reconnaître qu'il avait lui-même cuisiné sa propre soupe!

Il va de soi que Franky ne traînait pas son coffre-fort derrière lui. Un bon banquier sait épargner. Or, lui n'était pas banquier, l'argent, il le bouffait, le cramait, en faisait des confettis de carnaval! Il vivait selon un rythme et une humeur qui ne déviaient pour ainsi dire jamais de leur trajectoire, et le résultat ne changeait pas.

«Alors», lui dis-je, «que vas-tu faire?»

«Bordel, j'en sais rien, je suis dedans encore une fois! Merde et merde! cent fois merde!»

«Il y a vraiment de quoi se les mordre!», répliquais-je, d'accord avec lui.

Puis le voici qui spéculait... Par exemple, son père était prêt à lui prêter du fric pour prendre une affaire, mais il se posait devant une armée de questions. Et quoi prendre, comme affaire? un commerce? mais lequel? Et puis après, si ça ne marchait pas? Bref, il tournait en rond avec ses idées et restait sur place, secouant ses idées comme le singe le ferait d'une branche pour en faire tomber les doux abricots sucrés, mais rien ne dégringolait et il regardait l'arbre d'un air désespéré.

«Alors, tu vas faire quoi?»

«Quoi, cet hiver?»

«Ben ouais».

«Ça commence mal», avoua-t-il, «très mal. Je sais plus quoi faire!»

«Tu peux même pas t'arracher un mois ou deux?»

«Mais non! J'ai plus assez! C'est mort!»

Évidemment, j'étais consterné de voir qu'il se foutait toujours lui-même dans des culs-de-sac, comme ça m'arrive encore aujourd'hui, ça me mettait les boules parce qu'on avait les mêmes problèmes, à moi, le Levant m'offrait l'illusion de prendre le large et, par conséquent, d'avoir des vacances, mais je ne gagnais pas d'argent, je vivais, point; et quand je rentrais à Paris, les mêmes galères m'attendaient: argent, emploi, etc., c'était une palingénésie avec un retour à la case Départ. En long et en travers, je tournais en rond. Encore heureux qu'on ne souffrait pas de privations, de maladies; nous étions encore libres d'aller et de venir à notre guise de par le vaste monde, mais sans fortune. A tout hasard, il demanda si j'étais prêt à bosser pour lui, s'il prenait une affaire un de ces jours.

«Quel genre d'affaire?»

«Un bar».

«Un bar, pour un homme qui picole, c'est un cercueil...! Autant offrir une pelle à quelqu'un pour creuser sa tombe. Quand on veut qu'un obèse éclate, on lui offre une fourchette et un hangar de bouffe et l'affaire est réglée, tu crois pas?»

« Ouais, t'as raison. Un bar, pour un type de mon genre, ce n'est pas l'idéal! »

« Alors quoi? »

« Une boîte de nuit? »

« Oui! une Benta, tant que t'y es! »

Et il rigolait.

« C'est con, merde! Mon vieux est prêt à me lâcher 50 patates! Bordel quoi! on en fait des trucs avec ça! »

« Investis dans une casbah. Pense à tes vieux jours, achète-toi quelque chose! Une baraque. Un igloo! Un moulin à vent! On a tous besoin d'un toit! »

« Qu'à foutre d'un toit! Moi, je veux une affaire! »

« En ce cas, mec, à toi de voir, c'est à toi que ton vieux prête l'argent! »

« Mouais »

Puis on en restait là.

Eh oui, l'argent est un grand spéculateur! Et on était entourés de spéculateurs sauf que nous n'étions guère habilités à pouvoir en être... On spéculait avec un minimum mais pas avec nippes en poche. Or, nous étions vraiment au bord du gouffre, lui de son côté, moi du mien.

Près de lui, sur le canapé, il y avait des textes, de vieux trucs que j'avais écrits il y a un bout.

Machinalement, il en prit un et se mit à lire.

C'était un texte sur l'enfance malheureuse, il le lut et s'en amusa.

« J'adore le passage où tu dis que tu fouettes les vaches avec des barres à mine et où tu leur plantes des allumettes dans le cul! »

« Ah? »

Puis je lui lus un poème récent qu'il l'écouta attentivement.

Il a dit:

« C'est vraiment spécial! »

« C'est-à-dire? »

« Que tu as une écriture bien à toi ».

« Disons que c'est le propre de l'écriture que d'obtenir sa propre autonomie. Autrement, tu tournes en rond avec tout ce que les autres ont déjà produit, tu réchauffes de vieux plats, de vieilles recettes mais tu ne confectionnes rien de nouveau, n'élagues rien de la nouvelle forêt vierge qu'est la littérature à venir... Or, il s'agit d'un Univers où les constructions sont infinies. Pourtant, on n'invente rien quand on écrit. On tente juste d'emprunter des voies de passage que d'autres explorateurs ont délaissé. Mais on est toujours dans l'univers de l'encre qui coule et tente d'imiter, de façonner la vie, c'est tout. Les alpinistes font de même en empruntant des passages, disons, que d'autres n'ont pas pris, et ils échouent, ou parfois y parviennent, c'est un peu pareil, c'est une grande escalade vers des régions inexplorées où nul autre que toi n'est capable d'aller pour découvrir ce qu'il en est »

« Un peu comme la came », dit-il, avec un large sourire, « il y a des points communs! »

« C'est vrai », admis-je.

C'était même une chose à laquelle je n'avais jamais songé et où mes réflexions se portèrent bientôt. Franky se leva et partit pisser derrière la baraque et revint me dire salut passant par le monticule de pierres dressé devant l'entrée. Je suis sorti pour le voir filer sous le feuillage et je me suis pieuté. Le lendemain, je prenais le bateau et je disais adieu à tous.

Adieu, au Levant, reste un bien grand mot. Au Levant, on ne dit jamais adieu. Tous ceux qui vont au Levant reviennent. Surtout celles ou ceux qui ont pris l'habitude d'y faire la saison. Le jour de mon départ, Chloé, Igor, Greg, Joe, Franky, Éric et les deux Jean-Louis vinrent au bar du Gambaro. J'offris un verre à chacun et pris mon bateau. C'était le premier bateau. Du quai, je vis Franky remonter jusqu'à la terrasse de l'UCPA, Chloé et Igor, assis tous deux sur une TLV, Jean-Louis et Greg partir en bus. J'étais assis avec Joe à l'arrière du bateau, il fai-

sait beau et c'est tout ce dont je me souviens de ce jour de septembre.

Ensuite, avec Franky, on a correspondu. On s'est appelés. Je lui ai envoyé quelques lettres contenant des nouvelles qu'il ne connaissait pas et, la dernière fois que je lui ai parlé, il était monté à Lyon voir ses vieux. Je lui ai dit qu'il pouvait venir me voir à Paris, mais il travaillait pour le transporteur et devait repartir au Levant. Bien sûr, c'était la première fois qu'il passait l'hiver là-bas. Peut-être y restait-il parce que son pote Juju y vivait et qu'il y était mieux que sur le continent ?

Peut-être, mais, au fond, je spécule.

Et puis un jour où je prenais le RER, je reçus un coup de fil de Chloé qui m'a dit que Franky ne s'était pas levé pour aller bosser. J'étais sûr qu'il s'agissait d'un retard. Mais elle a dit non, il ne s'est pas réveillé dans le sens où il ne se réveillera plus. C'est Juju qui l'a découvert ce matin mort dans son sommeil. J'étais sonné. Je posais mon cul sur un strapontin. Mort ? Chloé n'en savait pas plus. Un flic viendrait sur l'île établir un constat du décès et emporter le corps pour autopsie. Je n'entendais plus rien dans le RER, j'imaginai le corps de Franky allongé, embarqué sur une civière, destiné à finir sur le billard, entouré de toubibs qui lui cisaileraient le bide pour fouiller ses intestins, ses viscères, ses organes et peut-être son âme pour trouver, accessoirement, la cause de sa mort.

Quelle absurdité !